

ÉPOUSE, MÈRE ET
WORKING GIRL

TOME 3

SONIA DAGOTOR

ÉPOUSE, MÈRE ET
WORKING GIRL

TOME 3

Les autres livres de l'auteurice :

Épouse, mère et working girl – Tome 1 / juillet 2013

Épouse, mère et working girl – Tome 2 / juin 2014

Un anniversaire au poil ! / juillet 2016 – élu Plume de Bronze au Concours des Plumes Francophones 2016

Tout peut arriver ou presque / octobre 2017

Sortez-moi de là ! / mai 2020 Cherche Midi

C'est le pompon ! / octobre 2018

À minuit, tout est permis ? / décembre 2018

Zen altitude / juillet 2019 - Prix des lecteurs

Ceux qui s'aiment finissent toujours par se retrouver / mai 2020 Cherche Midi

© Sonia Dagotor

Dépôt légal : 01/2021

ISBN BOOKELIS : 979-10-227-9556-2

1.

Ah... que ces montagnes sont belles ! Assise sur le télésiège, je souris bêtement à la simple vue de ce paysage tout blanc, vierge de tout artifice et apaisant. Rester au coin du feu dans notre luxueux chalet m'était devenu insupportable. J'avais besoin de respirer. Malgré les contre-indications médicales et les supplications des membres de ma famille, je ne tenais plus. J'ai insisté pour skier. J'ai pris un forfait pour une seule journée. Depuis mon réveil, le 27 décembre dernier, je suis une nouvelle personne. Ah, pardon, j'ai oublié de me présenter.

Je m'appelle Marie, j'ai trente-cinq ans, bientôt trente-six (punaise que le temps passe vite !), je suis mariée, j'ai deux enfants, j'ai retrouvé un travail mais pas que... et dans ma tête, c'est l'apocalypse.

Depuis mon accident, il y a près de deux mois, plus rien n'est comme avant. Quand vous avez frôlé la mort, vous voyez la vie différemment. J'ai réalisé ce que je savais déjà au fond mais qui n'était plus si évident. Je suis entourée et aimée. J'ai deux bouts de chou adorables et en bonne santé, un mari qui fait tout son possible pour me satisfaire et le soutien de ma famille en cas de pépin. Alors, pouvez-vous m'expliquer pourquoi je ne lâche plus ce maudit téléphone portable en attendant le petit message de... ?

« Bip – Bip ». C'est lui ! C'est Nicolas ou plutôt Nick pour les intimes : mon futur patron.

J'ôte mes gants pour découvrir son message. Mes doigts tremblent et mes paumes deviennent moites.

Vous vous demandez sûrement pourquoi recevoir un SMS de mon patron, pardon, de mon futur patron, me met dans un tel état ? Eh bien, il se trouve que Nick Martin[e] n'est pas juste mon patron. Il était mon amoureux au lycée. Je ne l'avais plus revu depuis près de vingt ans. Il n'y a plus rien entre nous, bien sûr ! Mais depuis mon hospitalisation, Nicolas a pris la fâcheuse (ou charmante) habitude de m'envoyer un petit SMS quotidien, cordial ou amical, je ne sais pas très bien. Cela étant, j'attends toujours son message avec impatience, une trop grande impatience même. Presque chaque jour à la même heure, c'est-à-dire à 11 h 30, le texto arrive. Il a dû se programmer un rappel automatique « envoyer un SMS à Marie » dans la liste de ses choses à faire, sauf les mardi et mercredi car il a visiblement connaissance de l'emploi du temps de Sébastien, mon mari.

Par exemple, aujourd'hui, il m'écrit : « *Bonjour, Marie, j'espère que tu vas bien et que tu profites pleinement de ton séjour en famille. Nous t'attendons à l'agence. Nous avons besoin de toi en pleine forme. À très vite. Nick* »

Je relis le message plusieurs fois juste qu'à l'apprendre par cœur, comme on apprenait une poésie à l'école et je comprends : « *Bonjour, Princesse. J'espère que tu vas bien et que je ne te manque pas trop parce que, perso, j'ai une envie folle de te voir. Je pense à toi. Ton Nick* »

Je fabule complètement. Je réponds le plus formellement du monde : « *Tout va bien, Nick. Je te remercie pour cette délicate attention. À bientôt. Amicalement. Marie* » Et je supprime la conversation en attendant avec l'impatience qui me caractérise le message du lendemain.

Pour une femme qui n'a jamais trompé son mari, échanger ces SMS, c'est déjà comme un adultère. Cette relation me met mal à l'aise. Sèb n'en est pas informé et je n'ai nullement l'intention de le lui dire. D'abord, je ne fais rien de mal et puis, Nick n'a aucune arrière-pensée en communiquant de la sorte. Il cherche juste à être sympa. C'est tout !

— Attention, Madame !! Madame !!! C'est à vous !!
Descendez !!

— Oh... péütéaiène !!!!

Perdue dans mes pensées, j'ai loupé la descente du télésiège. Tout s'arrête et je m'immobilise aussi, me dandinant d'avant en arrière. Ouh là, le papy qui vient vers moi n'a pas l'air très content :

— Hey, ma p'tite dame ! Vous rêviez ou quoi ?

— Euh, je suis désolée... dis-je, sincèrement confuse.

— Désolée ?! Si vous avez envie de dormir, faut rester couchée ! Parce que là, vous bloquez tout le monde !!!

Les autres skieurs commencent à râler.

— Allez, sautez ! dit-il en me tendant la main.

Il est fou ou quoi ? Je risque de bousiller mon genou tout neuf en sautant.

— Quoi ? Mais je ne peux pas sauter ! Vous ne pouvez pas reculer un peu ce truc-là ? dis-je en soulevant doucement la barre de sécurité.

— Non, je ne peux pas reculer ce truc-là, comme vous dites ! Allez, sautez ! Je vous rattrape.

— Vous l’aurez voulu !

Je me penche, me retiens tant que possible, me lâche dans le vide et l’écrase joyeusement de mes soixante kilos, plus une dizaine supplémentaire avec l’équipement.

— Eh ben, je vous croyais plus légère, lance-t-il en me réceptionnant.

— Bah, ce n’est pas très sympa de dire ça ! rouspété-je faussement contrariée.

— Hey, je dis encore ce que je veux, tu pourrais être ma fille ! s’exclame-t-il amusé par la situation.

Les montagnards ont le tutoiement facile.

— Ah... OK. J’imagine que je dois vous remercier ?

— Et bé, si je n’avais pas été là, tu repartais dans l’autre sens, ma petite. Bonjour la honte ! Alors, un petit merci, ce ne serait pas du luxe !

— Merci, Monsieur ! Vous devriez peut-être relancer le télésiège, non ?

Derrière, les autres commencent à pester. Au loin, j’entends des bribes de la fameuse et incontournable chanson : « *Étoile des neiges, pays merveilleux ! Où ceux qui s’aiment vivent à deux...* »

— Oh oui ! dit-il en reprenant un air sérieux. Je vais me faire massacrer ! Soyez prudente et arrêtez de rêver ! Un accident, c’est vite arrivé !

— Vous avez raison ! J’y veillerai ! Merci ! À un de ces jours !

Il ne croit pas si bien dire. Un accident peut si vite arriver. Avant que ce vélo ne me percute, je me croyais invincible. Je m’en suis bien sortie. J’ai eu beaucoup de chance...

Je me lance sur la piste rouge. Quel plaisir de sentir cette brise me fouetter le visage ! Je me sens libre. Tout le monde me dépasse mais ce n’est pas grave. J’effectue un chasse-neige amélioré mais dès que je prends trop de vitesse, je l’accentue pour freiner. J’ai peur d’avoir mal au genou. La douleur a disparu depuis quelques jours seulement.

Au début, Sèb a voulu skier à mes côtés. Et puis, j’étais trop lente à son goût et il était trop rapide au mien. Très vite, nous en avons déduit qu’il valait mieux se séparer. Je suis restée un petit moment avec Lidia et Maman qui chaussaient des skis pour la toute première fois et après quelques fous rires qui m’ont fait tremper la culotte (merci très cher périnée), j’ai décidé de déguerpir ni vu, ni connu. Je les ai lâchement abandonnées sur la piste verte, entremêlées l’une à l’autre, sous les regards amusés de Papa et d’Antoine. Ces derniers préféraient profiter du spectacle en buvant un vin chaud depuis la terrasse tout en surveillant Alex et Stella qui jouaient à se lancer des boules de neige durcie.

2.

Je glisse sans trop réfléchir. Dans mon esprit, les scénarios s'enchaînent. Dans quelques jours, je serai de nouveau opérationnelle pour le travail. De lourdes responsabilités m'attendent. Remplacer Maryse de L'Or, la directrice des ressources humaines de « J'étais elle », est un énorme challenge. D'abord parce que je n'y connais rien en ressources humaines, puis parce que mon patron Nick Martin est un homme parfait, gentil et attentionné et que je ne veux pas le décevoir. Voilà que je recommence à l'idéaliser. Comment se fait-il qu'il soit toujours célibataire à trente-six ans, s'il est si parfait ? Il est peut-être gay ? Non non, sûrement pas ! Il ne m'aurait jamais embrassée comme il l'a fait quand il m'a revue, lors de notre pseudo entretien d'embauche, juste avant que je me fasse percuter par cette fichue bicyclette. Je n'avais plus songé à lui depuis le lycée et voilà qu'il hante mes pensées. Il ignore encore que je me souviens de ce baiser. En fait, j'ai prétendu me souvenir des choses jusqu'à mon arrivée devant la société. Pour tout ce qui s'est passé après, bah... je ne m'en souviens pas, voilà tout ! Vous l'avez compris, la vérité est tout autre. Je me rappelle même m'être vaguement abandonnée avant de

saisir que j'étais dans les bras d'un homme autre que Sèb et de partir comme une furie. Ce qui me trouble le plus, c'est d'avoir pu apprécier, ne serait-ce que quelques secondes. Mais que m'arrive-t-il ?

— Hey, attention !!!!

Tiens, qui peut bien crier comme ça ? Et sur qui ?

J'ouvre les yeux. Bien qu'ils ne fussent jamais fermés, j'étais complètement ailleurs. C'est comme conduire une voiture sur un trajet habituel sans se souvenir comment on a pu arriver à destination.

— Madame, Madame !!

Oh purée !!!! Ça recommence ! « BOUM !! »

— Ça va, Madame ?

— Euh... que s'est-il passé ? dis-je en retrouvant mes esprits.

— Bah, vous étiez sur ma trajectoire. J'ai essayé de vous prévenir mais vous ne m'avez pas entendu.

Ils sont deux. Ce sont des surfeurs, enfin sur la neige. Je n'arrive plus à me souvenir comment on les appelle. Ma culture sportive est plutôt limitée. L'adolescent qui s'adresse à moi doit avoir seize ans, tout au plus.

— Vous allez bien ? reprend-il.

— Oui, je crois, dis-je en me relevant.

Je chasse la neige de ma combinaison violette des années quatre-vingt, remets mon bonnet qui s'est envolé lors de la collision et essaie de retrouver une contenance de grande dame, oubliant que trente secondes plus tôt, deux adolescents me trouvaient les quatre fers en l'air.

— On devrait peut-être faire un constat ? dis-je sérieusement.

- Quoi ? Un constat ? C'est quoi, un constat ?
- Le gosse panique et je jubile. Je suis une vraie peau de vache quand je veux.
- Mais non, je rigole !!!
- Hum hum, très drôle... dit l'autre jeune, tout pâle, qui n'avait pas ouvert la bouche jusque-là.
- Vous avez un humour bizarre, vous les ieuv'. Allez, viens, on se tire ! dit-il à son copain.
- Oh, je plaisantais. Vous, les djeun's, vous n'avez plus d'humour du tout. Je peux vous offrir un chocolat chaud pour vous remercier et me faire pardonner.
- Non, c'est bon ! Si vous n'avez rien, on s'en va. On n'est pas là pour faire du mamysitting ! dit-il en s'éloignant.
- Oh le goujat ! Comment parle-t-il aux femmes celui-là ? Quel manque de respect !
- Bon vent !! dis-je en criant de toutes mes forces.
- Mon hurlement est couvert par un hélicoptère qui passe au-dessus de ma tête. Il transporte une civière. Mince, quelqu'un a eu un accident. Cela me donne instantanément la chair de poule. Au même moment, mon portable se met à vibrer. Tiens, c'est sûrement Nick. Insatisfait par ma réponse trop formelle, il récidive. Non, en fait, c'est Sèb. Je décroche, légèrement déçue.
- Oui, mon lapin ?
- Marie, t'es où ?
- Quelle question bête ! Je n'ai déjà pas le sens de l'orientation en voiture, alors en skis, je vous laisse imaginer. Bref, j'ignore complètement où je me trouve.
- Je ne sais pas trop... pourquoi ?

- Bon, Maman s'est plfjlezlv fwj grgraosssd.
- Quoi ? Je ne comprends rien, y'a un bruit infernal avec cet hélico !
- Bah, justement, l'hélico, c'est ma mèèèèère ! crie-t-il de plus belle.
- L'hélico, c'est ta mère ?? Mais qu'est-ce que tu racontes, mon lapin ? Tu es sûr que tu vas bien ?
- Purée Marie, t'es bête ou quoi ? Ma mère s'est péte la hanche ! L'hélico la transporte à l'hôpitaaaaaal !
- Ah... OK, OK ! j'ai compris. Merde alors ! Enfin punaise ! C'est si grave ?
- L'hélicoptère s'éloigne, me permettant de mieux entendre Sèb. Je lève la main pour saluer la civière, ou plutôt Lidia qui est dedans mais qui, évidemment, ne me voit pas. Elle qui a si peur du vide... La pauvre.

3.

Lorsque j'arrive au chalet, j'ignore quelle est l'ambiance générale. Je déchausse sur la terrasse. C'est quand même super pratique, dommage que je n'en aie pas plus profité. Je pousse lentement la porte d'entrée et là, comme si elle m'attendait, ma mère me bondit dessus :

— Marie ! Oh, Marie... c'est de ma faute !!!!

— Maman, calme-toi... raconte-moi ce qui s'est passé.

Derrière elle, je vois mon père retenir un fou rire. Cela n'échappe pas à ma mère, soudain en colère :

— Oh, Carlo, ça suffit !!! Ce n'est pas drôle du tout ! J'aurais pu la tuer ! Tu te rends compte ? Oh, Marie, Lidia ne voudra certainement plus jamais me voir !

J'étouffe un rire. Sincèrement, Lidia est la personne la plus maladroite que je connaisse. Je doute fort que ma mère y soit pour quelque chose. On se croirait dans une comédie dramatique. Je me contrôle, prends ma mère par les épaules, la traîne vers le canapé, fais un clin d'œil complice à mon père et commence la thérapie.

— Maman, raconte-moi comment tu as failli tuer Lidia ? (que je rigole un peu).

Bon, je ne lui dis évidemment pas cela mais j’imagine la scène et je ris déjà. Tout en essuyant ses larmes invisibles et en reniflant bruyamment, elle me dit :

— Eh ben, on était sur le tire-fesses. Elle était devant moi. On rigolait parce qu’elle me criait « Ça me fait des grosses fesses, hein Anita ? » Et moi, je lui disais « Pas aussi grosses que les miennes, Lidia ! »

— Bon, et alors ?

— Et ensuite... et ensuite, elle est descendue du tire-fesses.

— Et ?

— Bon, arrête de m’interrompre, Marie ! Tu es insupportable !

Je regarde mon père qui ne pipe pas mot face à la mauvaise foi de maman. Elle me parle comme si j’avais six ans. J’ai envie de lui rentrer dedans et pourtant, je m’entends dire :

— Pardon Maman. Je t’en prie, je ne dirai plus un mot avant que tu n’aies fini. Continue !

— C’est bien. Donc, quand elle est descendue du tire-fesses, elle ne s’est pas assez déportée. Et moi, j’étais en train d’essayer de regarder mon derrière et je ne l’ai pas vue et je l’ai écrasée comme une crêpe. Voilà ! et maintenant sa hanche est cassée. Par ma faute ! Voilà !

— ...

Gros silence. Mon père nous tourne le dos mais je comprends clairement qu’il rit. Quant à moi, les lèvres serrées et les yeux rieurs, je ne parviens plus à retenir mon fou rire. C’est parti ! Je ris à n’en plus finir, mon père me rejoint dans cette franche partie de rigolade.

— M'enfin... Marie ! Tu n'as pas honte ? Et toi, Carlo ? Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre ! dit-elle ébahie par notre complicité soudaine.

Je tente alors de dire quelque chose mais je dois m'y reprendre à plusieurs fois :

— Avoue, Maman, c'est drôle ! Bon, d'accord, Lidia s'est cassé la hanche mais elle n'est pas morte, elle va guérir ! Je dirais même que tu lui as rendu service...

— Comment ça ?

— Bah oui ! Elle avait mal à sa hanche depuis un bail, au moins comme ça, les médecins vont lui en mettre une nouvelle, et puis elle pourra de nouveau cavalier comme une jeune jument.

À cette pensée, ma mère prend un air perplexe. Mon père et moi continuons de rire. La sonnerie de mon téléphone vient interrompre cette joyeuse discussion. Je me lève tout en essayant de retrouver mon souffle. Je soupire en essuyant mes larmes. Je ne connais pas le numéro. Serait-ce Nick ?

— Oui, allô ! dis-je d'une voix suave, genre téléphone rose.

— Madame Corte, bonjour ! C'est Madame Lambert à l'appareil.

Oups ! Madame Lambert est l'heureuse propriétaire d'une demi-douzaine de chalets dans cette charmante station, tous plus beaux les uns que les autres. Elle doit avoir près de quatre-vingts ans mais elle tient à gérer elle-même ses affaires. Lorsque j'ai eu mon accident en décembre dernier, l'avant-veille de notre départ pour le ski, elle avait gentiment accepté de reporter notre séjour

en février. Quinze jours s'étaient alors transformés en une semaine mais c'est mieux que de tout perdre et puis, rien ne l'obligeait à nous faire cette charmante proposition.

— Oui, bonjour, Madame Lambert. Comment allez-vous depuis la semaine dernière ?

Son grand âge m'oblige à prendre des nouvelles. Lors de la remise des clés, il y a déjà six jours, elle semblait fatiguée. Cela étant, ne la connaissant pas dans d'autres circonstances, pour une femme de son âge, elle pète la forme. Elle me répond :

— Bien, ma chère. J'ai ouï dire qu'un membre de votre famille avait été transporté à l'hôpital. Ce n'est pas trop grave au moins ?

— Oui, en effet, il s'agit de ma belle-mère, elle s'est cassé la hanche à cause de ma mère...

Ma mère devient blême et mon père recommence à sourire. Je poursuis comme si de rien n'était :

— Oh, un petit accident de tire-fesses. Rien de grave. De toute évidence, elle va être rapatriée à Paris. Mais bon... de toute façon, notre séjour touche à sa fin.

— Oui ! C'est pour cela que je vous appelle. D'ordinaire, je récupère les clés à 10 h afin de permettre à Jeanine de faire le ménage avant l'arrivée de la prochaine famille.

— 10 h. Hum... ça devrait aller, Madame Lambert.

Sèb, mon doux et tendre mari, arrive à cet instant même. Mes deux enfants d'amour, surexcités, le suivent de près avant de se jeter sur moi. Tout le monde se fiche bien que je sois en communication téléphonique. Je fais

de grands signes et d'horribles grimaces pour réclamer le silence.

— Je vous prie d'excuser ce raffut, mes enfants viennent de rentrer.

— J'avais deviné. Bon, bien, 10 h demain. Et prompt rétablissement à votre belle-mère. Au revoir !

— ...

Elle a déjà raccroché, ne me laissant même pas le temps de lui souhaiter une agréable fin de journée.

Pour ce qui me concerne, le marathon commence. J'enlace rapidement les enfants et entreprends de raconter à Sébastien la façon dont j'ai été percutée par un snowboarder. Voilà, j'ai retrouvé le terme exact. Mais Sèb est ailleurs. Certainement préoccupé par l'accident de sa maman, je culpabilise désormais d'avoir ri de concert avec mon père au sujet de sa chute. Sèb n'est plus tout à fait le même depuis mon accident. Il faut dire qu'il a cru m'avoir perdue. D'abord, je suis restée dix jours endormie, puis au réveil, j'étais amnésique. Vous imaginez son angoisse ? Heureusement, l'amnésie n'a duré que quelques heures, mais en attendant, il a vécu la peur de sa vie. Déjà qu'il était du genre parano avant, je vous laisse imaginer ce qu'il en est depuis...

— Sèb, ça va ?

— Oui, oui, dit-il, absent.

OK, cela signifie clairement qu'il est dans sa caverne et qu'il faut que j'attende gentiment qu'il décide d'en sortir, le moment venu.

Son téléphone portable se met à sonner. Il nous regarde en murmurant « C'est mon père » :

- Allô, Pa !
- ...
- Hum hum...
- ...
- OK.
- ...
- Hum hum...

Sèb est le pro des « hum, hum ». Nous sommes tous pendus à ses lèvres, qui ne bougent pas.

- Hum, hum. D'accord. Bisous à Maman. À plus tard.

Sèb est aussi le pro du « à plus tard. » Cela peut aussi bien vouloir dire « à dans une heure » ou « à dans une semaine ». D'ailleurs, à chaque fois que je l'entends le dire, je rouspète intérieurement. Je trouve que ce n'est pas bien de faire espérer à quelqu'un qu'on lui donnera des nouvelles « plus tard » alors qu'en réalité, ce « plus tard » peut aisément se transformer en plusieurs jours, voire semaines. M'enfin... On ne le changera pas. C'est comme cela que je l'aime, ce bougre.

Lorsqu'il raccroche, ma mère, mon père et moi disons en même temps : « Alors ? »

— Bon, c'est moins grave que cela semblait. Un médecin lui a remis sa hanche en place. Pour plus de sécurité, ils vont la ramener à Paris en train. Ils partent ce soir. Ils ne repassent pas par ici. Carlo, tu conduiras la voiture de mon père pour rentrer.

Voilà, stop, fin de la retranscription. Ma mère ne s'avoue pas vaincue. En bonne Italienne, il lui en faut plus, bien plus...

- C'est tout ? Ton père n'a dit que ça ?

— Oui, à peu près...
— Bon... Passe-moi le téléphone...
— Écoute, Maman, lui dis-je. Nous l'appellerons demain. Elle doit être fatiguée. Allons rassembler leurs affaires. Et puis, nous devons faire nos bagages aussi. Demain, c'est le départ.

Stella, qui vient d'arriver dans le salon, hurle :

— Nan, je ne veux pas partir !!!!
— Ce n'est pas toi qui décides, ma poupée. Nos vacances sont finies. Alex et toi devez retourner à l'école dans quelques jours.

— A ya kieche, pas école ! me reprend mon fils.
— Oui, mon loulou, à la crèche, dis-je, attendrie par ses mots prononcés « façon bébé ». Allez ! Rangez tous les jouets ! Si tout le monde s'y met, en un rien de temps, la maison sera comme neuve !

En effet, tout le monde se met à l'ouvrage. Maman semble avoir été apaisée par les mots bien que brefs de Sébastien et fait ses bagages. Mon père balaie. C'est son activité favorite. À ce stade, je le soupçonne d'être légèrement toqué. Il semblerait que chaque homme ait sa petite manie. Les enfants se chamaillent et Sèb a disparu. Décidément, il est étrange. J'espère que tout va bien...